

Vassilis Kapsambelis

L'OPPOSITION
ENTRE SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE
EN PRATIQUE ANALYTIQUE

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 10, pp. 11-32

[...]

Les conditions d'émergence du savoir psychanalytique

Il ne fait aucun doute que Freud a considéré très tôt qu'il était en train de fonder une nouvelle science. Ses connaissances, sa formation, ses antécédents dans les laboratoires de recherche biologique, nous obligent à prendre cette considération au pied de la lettre, à penser donc qu'il avançait sa prétention en pleine connaissance de cause ; autrement dit, qu'il était conscient du fait que, fonder une science, notamment dans le domaine qu'il

revendiquait, présuppose un objet, des hypothèses, un dispositif expérimental, une méthodologie, un certain nombre de résultats qui valident, invalident ou modifient les hypothèses initiales ; et aussi une reproductibilité des résultats, ce qui implique d'autres chercheurs pratiquant le même dispositif expérimental avec la même méthodologie et aboutissent aux mêmes observations et conclusions à partir des mêmes hypothèses.

Compte tenu de ces présupposés, quel est le paysage scientifique dans lequel apparaît la psychanalyse ? On peut dire, de façon très générale, que l'hypothèse selon laquelle le psychisme ne se résume pas à la conscience n'appartient pas à Freud, mais constitue une connaissance qui émerge progressivement au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Le mouvement d'émergence de ce nouvel objet de connaissance, qui au plan descriptif se définit comme le psychique non conscient, et qui sera appelé subconscient ou inconscient, est contemporain de la lente émancipation de la psychologie par rapport à la philosophie, et à ce qui sera appelé par la suite les « sciences humaines ». Il est étayé sur divers phénomènes qui vont du mesmérisme à l'hypnose et qui sortiront progressivement des cercles des curieux pour entrer dans des pratiques plus rigoureusement encadrées au sein de certains services de neurologie, comme celui de la Salpêtrière avec Charcot, ou celui de l'hôpital universitaire de Nancy avec Bernheim. Remarquons aussi que ces recherches, qui intéresseront fortement Freud au moment où les aléas de la carrière l'obligent à quitter la recherche fondamentale et à se tourner vers la pratique thérapeutique, se déroulent dans des services hospitaliers qui sont très éloignés, aussi bien au plan scientifique que culturel, des lieux où s'élabore le savoir sur la pathologie mentale, c'est-à-dire les asiles d'aliénés, les hôpitaux psychiatriques.

Il est intéressant d'observer, à partir de ces considérations générales, les chemins scientifiques croisés de deux figures emblématiques de l'exploration de ce nouveau champ de connaissance : de Pierre Janet et de Sigmund Freud. Janet, qui *n'est pas* de formation médicale et qui enseigne la philosophie dans un lycée du Havre, choisira l'hôpital psychiatrique de la ville pour effectuer ses premières observations et publications ; et

d'ailleurs, revenu à Paris, il entamera des études de médecine. À l'opposée, Freud qui, lui, *est* de formation médicale, choisira longtemps la recherche fondamentale, et lorsqu'il ira – à recu-
lons – vers la pratique de cabinet, il n'aura de cesse que d'essayer d'étayer ses hypothèses sur ce que l'on appellerait aujourd'hui le « volontaire sain ». Janet semble considérer comme un handicap une formation qui n'est ni clinique ni thérapeutique, et il essaie de le compenser en fréquentant les lieux de soins et en menant les études correspondantes. Freud, lui, semble essayer de compenser le handicap inverse : issu de la recherche neurophysiologique fondamentale mais amené à travailler en cabinet, il sait que la fréquentation de maladies n'est pas le meilleur moyen pour découvrir les lois générales du vivant. Et comme dans un cabinet neuro-psychiatrique on ne trouve ni des sujets « sains », ni même toujours « volontaires », il se rabat sur le seul « volontaire sain » qu'il a sous la main, à savoir soi-même. C'est ainsi que ses premiers livres seront basés sur l'étude de ses propres rêves (ce qui sera son autoanalyse), mais aussi sur toute autre manifestation du « non-conscient » chez les volontaires sains, à savoir les lapsus, les mots d'esprit, les actes manqués, etc. Si la « vie quotidienne » l'intéresse, c'est que, en chercheur formé dans un laboratoire de neurophysiologie, il est convaincu qu'on ne fait pas de recherche fondamentale à partir du cas particulier (or, la maladie *est* un cas particulier), mais à partir du cas général, ce que l'on appelle donc le « volontaire sain ».

Le problème qui se pose alors à lui est le suivant. La méthode scientifique à partir de laquelle il produit ses premiers travaux est en grande partie, et à strictement parler, *naturaliste*, en ce sens qu'elle étudie les phénomènes tels qu'ils apparaissent dans leur contexte naturel ; c'est exactement à quoi renvoie la notion de « vie quotidienne ». Or, Freud sait bien que la méthode basée sur l'observation, qui a dominé la science jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle, et qui d'ailleurs fait toujours florès dans les publications des aliénistes de son époque, n'est plus d'actualité : le temps est à la science expérimentale, et à la médecine expérimentale, et les enseignements de Claude Bernard (que Freud connaît) constituent désormais une évidence en matière de recherche médicale. Il lui faut donc autre chose, une situation non

naturelle, un dispositif capable de reproduire, tout en les isolant, les phénomènes qu'il se propose d'étudier. C'est ainsi qu'apparaît la cure-type, véritable *dispositif expérimental* de la nouvelle science du psychisme :

- *dispositif*, car tout dans sa mise en place évoque la définition d'un plan de travail : immuabilité du cadre, positionnement prédéterminé des participants, répétitivité et régularité de l'expérience, définition de règles de fonctionnement, et notamment d'une « règle fondamentale » : une règle « fondamentale » pour une recherche « fondamentale » ;

- *expérimental*, car il ne correspond à aucune situation de la vie quotidienne : il nous arrive de rêvasser, ou de laisser notre esprit flâner, mais dans ce cas, nous ne le faisons pas à haute voix ; quand nous nous adressons à quelqu'un, nous le regardons, et le contact visuel et mimique fait partie intégrante de la communication interhumaine ; et puis, de toute façon, la rêverie et la flânerie de l'esprit ne se font pas sur commande, à jours et heures fixes.

Voici donc le dispositif que Freud met au point à des fins de recherche fondamentale, c'est-à-dire à des fins de production de connaissances de portée générale. En tant que tel, et hors toute considération sur son efficacité thérapeutique – ce qui est une question tout à fait différente – il fera la preuve de son efficacité, à savoir, répétitivité des connaissances obtenues, reproductibilité, prévisibilité : à partir du même procédé, des praticiens qui partagent les mêmes hypothèse de départ aboutissent à des résultats similaires. Lagache (1964) soulignait déjà, il y a presque un demi siècle, cet aspect de « science exacte » de la psychanalyse : « l'analogie qui existe entre l'expérimentation et l'aménagement de la psychanalyse » ; le caractère d' « observateur participant » de l'analyste ; la façon dont l'analyse dévoile régulièrement l'isomorphisme de « nos fictions et souvenirs avec les structures fantasmatiques et mnésiques ». D'autres auteurs n'ont pas manqué de mettre en évidence la rationalité du savoir issu de méthode expérimentale en psychanalyse (Perron, 2010, Forest, 2010).

[...]